

# Le journal d'A.-I. Dmitriev, 1941-1955 : une écriture ouvrière dans l'URSS triomphante

FRANÇOIS-PIERRE MELON

---

## Résumé

Le journal de Dmitriev donne à voir l'évolution identitaire d'un ouvrier qui s'efforce de redéfinir sa place dans une société bouleversée par la guerre. Ce témoignage constitue une source de premier choix, éclairant aussi bien les espoirs de cette société que de ses parts sombres, parce qu'il repose sur une forme spécifique du pacte autobiographique. La confusion contractuelle entre spontanéité et vérité produit un régime de semi-conscience, continuité entre l'hypothèse d'une subjectivité illibérale et celle d'un instinct de classe.

**Mots-clés** : URSS – Journal – Travailleur – Grande Guerre Patriotique – Subjectivité.

## Abstract

### **A.-I. Dmitriev's Diary, 1941-1955 : Working and Writing in The Winning USSR**

*Dmitriev's diary shows the evolving identity of a worker who strives to redefine his place in a society disturbed by war. His very testimony constitutes a leading source illuminating both the hopes of this society and its dark parts, because it is based on a specific form of the autobiographical pact. The contractual confusion between spontaneity and truth produces a regime of half-consciousness, continuity between the hypothesis of illiberal subjectivity and that of a class instinct.*

**Keywords** : USSR – Diary – Worker – Great Patriotic War – Subjectivity.

« Ce sont vraiment de mauvaises nouvelles pour le gouvernement.

Mais bon, j'ai moi-même des soucis au travail. »

Le 4 mars 1953, Aleksandr-Ivanovich Dmitriev (1918-2005) écrit ces mots à propos de l'état de santé du camarade Staline<sup>1</sup>. Il tient alors son journal

---

<sup>1</sup> Le présent article est tiré de mon mémoire rédigé dans le cadre d'un Master 2, sous la direction de Marie-Pierre Rey, « Le journal d'A.-I. Dmitriev, 1941-1955 : des modes de subjectivation à la constitution d'un Sujet instinctif soviétique », soutenu en 2020 à l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne.

depuis juillet 1941 avec une grande régularité, généralement le soir en rentrant du travail, sur des cahiers d'écoliers conservés dans sa chambre. Il continue jusqu'en 2001, date à laquelle il le remet au centre d'archive d'histoire locale de Perm. Celui-ci publie en 2014, puis en 2017, les cahiers de 1941 à 1955 sous le titre du *Journal d'un travailleur*. Cette citation introductive résume une première sensation à la lecture de ce journal : mettant sur un même plan la mort imminente du dictateur victorieux de la Grande Guerre patriotique et quelques ennuis professionnels, la petite histoire se mêle à la grande. C'est en effet sur ce mode que les « ego-documents » ont permis, dès les années 1980 mais tout particulièrement depuis 1991, de rafraîchir le débat historiographique qui tendait à se figer entre une école totalitaire et une autre dite révisionniste. Les travaux de J. Hellbeck et I. Halfin sur les subjectivités ont notamment proposé une histoire intime du régime en théorisant un genre soviétique des écritures personnelles pour la période révolutionnaire et celle des années 1930<sup>2</sup>. Le cas de Dmitriev entre dans la continuité chronologique de ces études, en ce qu'il fait partie de la première génération des Soviétiques à n'avoir connu que le socialisme. Il est embauché en 1938 dans l'OKB-19 (Bureau d'Études expérimentales) de l'usine « Staline » de la ville de Molotov (Perm) en tant que contrôleur de la qualité des moteurs aéronautiques. Son journal décrit principalement et sur un mode assez répétitif son quotidien au travail, dans la guerre puis la reconstruction. L'autre thème le plus redondant est celui du foyer : son mariage avec Zina Batueva (en octobre 1943) et l'éducation de leur fils Boris (né en août 1945), les disputes et difficultés du ménage. Il semble alors que l'appareil théorique dégagé par les *soviet subjectivities* ne permette pas de saisir l'ensemble, ni même l'essentiel des questions qu'ouvre ce document. En effet, la notion de « subjectivité illibérale » pose à

---

<sup>2</sup> Ces deux auteurs sont souvent associés, avec Oleg Kharkhodin, dans le courant des *Soviet Subjectivities*. Cette étude se réfère particulièrement aux deux ouvrages suivants : Jochen Hellbeck, *Revolution on my Mind. Writing a Diary under Stalin*, Cambridge, Massachusetts, Londres, Harvard University Press, 2009 ; Igal Halfin, *Terror in my Soul. Communist Autobiographies on Trial*, Cambridge, Massachusetts, Londres, Harvard University Press, 2003.

nouveau la question de l’individu et de sa consistance comme centrale<sup>3</sup>. Selon cette thèse, l’écriture personnelle est paradoxalement une épreuve d’autocritique et d’autocorrection, un acte de dissolution du sujet dans le groupe participant de la construction du régime au parti unique. Néanmoins, ces problématiques ont besoin pour matériau que l’auteur exprime un rapport personnel à la société et au pouvoir, ses opinions sur la politique ou même sur l’écriture, ce que Dmitriev donne en fait assez rarement, de façon lacunaire, décousue et souvent contradictoire. La spécificité de son écriture réside justement dans sa spontanéité, une absence de cohérence qui la rend difficile à caractériser au point qu’O. Leibovich, responsable de sa publication, soupçonne qu’il est un cas unique en son genre<sup>4</sup>. Il s’agit donc d’interroger les aspirations de l’ouvrier, plurielles et mouvantes, qui motivent l’écriture du journal et permettent d’établir quelle histoire cette source donne à écrire, c’est-à-dire quelle portée peuvent avoir les informations que Dmitriev nous donne sur son époque et son milieu.

### La longue nuit des prolétaires, ou comment se trouver utile à l’arrière

Pour expliquer les conditions qui poussent Dmitriev à se lancer dans l’écriture, il faut pratiquer une enquête afin de cerner, à partir des quelques traces laissées par l’auteur, sa position dans la société. En l’occurrence, Dmitriev est convaincu d’être un citoyen ordinaire. Petit-fils de paysan, son enfance n’a pas été facile dans le contexte des années 1920, livré à lui-

---

<sup>3</sup> Une critique a notamment été dressée par Anna Krylova, « The Tenacious Liberal Subject in Soviet Studies », *Kritika : Explorations in Russian and Eurasian History*, vol. 1, n° 1, 2000, p. 119-146.

<sup>4</sup> Yulia Khlobyst, « Oleg Leibovich : podozrevayu, chto “Dnevnik rabochevo” – unikalnyi sluchai » [« Oleg Leibovich : je soupçonne que le « Journal d’un travailleur » est un cas unique »], interview réalisée pour le journal *Zvezda*, 27 novembre 2014.

même dans les rues d'une ville en marge de la dynamique russe occidentale, où le climat oscille entre -20 °C pendant les longs mois d'hiver à parfois 30 °C durant les mois d'été, pouvant même passer de l'un à l'autre dans une même journée<sup>5</sup> ; mais Perm a connu une croissance rapide liée à l'industrialisation, et Dmitriev a profité de la réforme scolaire de 1930 pour recevoir tardivement une éducation technique, cycle incomplet qui le mène jusqu'à l'usine. Il se distingue de son frère Boris et de sa sœur Vera<sup>6</sup>, dont il juge qu'ils ont pris de mauvaises voies :

« Je n'ai toujours pas de nouvelles de Boris : s'il est vivant ou mort, nous n'en savons rien. Je ne sais pas non plus où en est Verka. En général, de ce qui était autrefois notre famille, je suis le seul à m'en être sorti sans problème. Et je suis fier de n'avoir jamais été poursuivi pour aucun acte répréhensible. Pourtant, quand j'étais à l'école, j'étais considéré comme une brute notoire. Mais je me suis repris en main et voici le résultat. Je vis maintenant honnêtement et sans rien cacher, et mon frère et ma sœur (tous deux plus jeunes que moi) sont perdus » (1<sup>er</sup> avril 1942).

Si son parcours reflète le processus d'industrialisation vécu par des millions de ses concitoyens, cette promotion est moins normale qu'orthodoxe ; tandis que son frère s'illustre par son insubordination et que sa sœur finit par être envoyée aux camps pour de multiples vols commis dans le voisinage, Aleksandr est quant à lui un ouvrier qualifié. Le travail n'est pas qu'une activité de subsistance, il appelle à un véritable engagement civique, auquel Dmitriev répond en devenant l'organisateur du

---

<sup>5</sup> Par exemple, le 3 mars 1947.

<sup>6</sup> En Russe, l'emploi de surnoms ou diminutifs est très fréquent. Il existe au moins quatre variantes employées par Dmitriev pour désigner sa sœur, et il est d'ailleurs probable que lui-même soit par exemple appelé « Sacha » par ses amis et collègues, bien que la forme unilatérale du journal ne permette jamais de l'attester.

bureau du Komsomol de l'usine<sup>7</sup>. Ainsi, bien que Dmitriev ne fasse pas partie d'une élite intellectuelle, il a tout de même reçu une éducation généraliste grâce à laquelle il a appris à écrire, et se retrouve par son emploi intégré à une classe ouvrière dont la fonction de moteur se confirme et tend même à s'élargir, notamment aux domaines politique et culturel<sup>8</sup>.

Cependant, ce contexte favorable ne suffit pas à justifier le déclenchement de l'écriture ni le choix du journal. En réaction à l'invasion allemande du 22 juin 1941, nombre de ses amis sont envoyés au front, parmi lesquels son propre frère. Pour sa part, Aleksandr est contraint de rester à l'arrière du fait de l'importance stratégique de son emploi de contrôleur de la qualité des moteurs. La production étant perturbée par les déménagements industriels et les recalibrages, il se retrouve obligé de se rendre à l'usine sans y avoir d'activité, passant ses journées à déambuler entre les machines :

« Comme ce mot « travailler » est dégoûtant maintenant, car en fait je ne fais rien à l'usine ! Ma cabine [d'essai] est en réparation, et je ne fais que tourner en rond dans l'atelier sans rien faire. Il faut que je puisse recommencer à travailler normalement, sinon je vais être très fatigué de toute cette oisiveté. Ça fait pratiquement six mois que je n'ai pas travaillé normalement. Et sans travail, le temps devient très ennuyeux, et il s'allonge, et vous comprenez vous-même que vous n'apportez aucun bénéfice à l'État. Mais on nous promet bientôt beaucoup de travail » (25 juillet 1941).

L'initiative de l'écriture apparaît ainsi dans un contexte de bouleversement. Dmitriev s'ennuie au travail, frustration renforcée tant par le danger qui menace ses proches que par sa propre inactivité. Le journal participe d'une volonté de soutenir l'effort de guerre, il traduit un souci de comprendre la logique selon laquelle il serait plus utile à l'arrière tandis que son éducation

---

<sup>7</sup> Organisation des jeunesses communistes, antichambre du Parti.

<sup>8</sup> Sur ce point, voir la thèse de Jean-Paul Depretto, « Les ouvriers en URSS (1928-1940) : Profils d'une classe », soutenue le 27 novembre 1992 à l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, sous la direction de René Girault.

lui a appris qu'il devait toujours aller de l'avant<sup>9</sup>. Cette métaphore s'illustre très littéralement lorsqu'il ne comprend pas « le but de cette manœuvre, de laisser l'ennemi avancer si loin sur notre territoire » (26 août 1941). Aleksandr se tient informé des nouvelles du front, redouble d'efforts à l'usine en accumulant les responsabilités et réfléchit à écrire un roman sur les héros de la guerre, alors même qu'il ne la voit jamais de ses yeux. Il s'agit bien alors d'accepter des événements qui le dépassent et qui remodelent pour un temps le discours du Parti autour de la figure du soldat, statut qui lui est cependant refusé.

### Un brouillon de soi : entre habitude, identification et spécification

La régularité de l'écriture sur le long terme implique néanmoins d'autres formes de motivation. En effet, à mesure que le conflit s'éternise, Dmitriev consume toute son énergie jusqu'à abandonner son ambition d'intégrer le Parti à la fin de l'année 1942. Cette ascension représente l'acte de subjectivation illibérale par excellence ; elle implique de s'engager dans un processus de surinvestissement dans et en dehors du travail ainsi que de nouer des relations par le Komsomol qui pourraient parrainer sa candidature, de subir une « enquête » et de produire soi-même quantité de documents qualifiés d'« autobiographies ». Ces démarches attestent des qualités politiques du futur membre qui lui permettent d'obtenir des responsabilités et donc d'accéder à une brillante carrière. Cette procédure s'avère néanmoins au-dessus des forces d'Aleksandr qui sait conduire son équipe

---

<sup>9</sup> Outre la propagande de guerre et les nombreuses formations militaires obligatoires auxquelles l'ouvrier est tenu de participer et qui font la promotion de l'héroïsme militaire, les citoyens soviétiques sont l'objet de sollicitations constantes via ce type de slogan, phénomène étudié par Igor Gran avec la collaboration de François-Xavier Nérard, *Rêve plus vite, camarade ! L'industrie des slogans en URSS de 1918 à 1935*, Paris, Les Échappés, 2017.

au-delà des quotas de production, mais cela au prix de son épuisement. Pourtant, l'abandon de cette perspective ne signe pas la fin du journal. Dmitriev ne néglige pas, malgré la fatigue, de trouver du temps pour écrire le soir, puis en dégage encore pour faire de nouvelles rencontres, et plus particulièrement celle de Zina :

« Cela fait déjà trois années que j'ai commencé à tenir un journal. Avant-hier, j'ai commencé à écrire le poème « Mon autobiographie en vers ». Dans ce document, je veux décrire toute ma vie depuis le jour de ma naissance jusqu'à aujourd'hui. [...] Zina a réussi à lire un peu mon journal, mais je n'ai pas essayé de l'en empêcher, pour qu'elle voie que je ne parle que d'elle. C'est une sorte d'astuce » (24 juillet 1943).

Cet accès privilégié à son intimité (puisqu'elle est la seule à notre connaissance, à pouvoir lire le journal avant qu'il soit confié aux archives) se confirme quelques mois plus tard, lorsqu'en octobre 1943 Zina accepte d'être sa femme. Quittant le domicile parental pour devenir à son tour un adulte émancipé, Aleksandr songe à s'arrêter d'écrire pour se consacrer pleinement à sa vie de famille, mais il prend finalement la décision de persévérer. Les cahiers de l'année 1945 ont été perdus, mais le couple met au monde un enfant, Boris, en août. Il semble ainsi s'être opérée une transition dans les priorités de l'ouvrier qui s'accompagne d'un choix conscient de continuer malgré tout son journal, qui peut donc répondre à d'autres fonctions que la seule volonté de se plier à la conformité partisane.

Plus précisément, ce n'est pas tant la fonction de l'écriture qui a changé mais plutôt la communauté dans laquelle elle vise à s'insérer. Renoncer à intégrer le Parti ne signifie pas pour Aleksandr de passer dans une opposition, bien que cela s'accompagne tout de même d'un assouplissement disciplinaire. Le temps de trouver un nouveau domicile plus spacieux, il marque une pause dans l'écriture qui reprend son rythme en mars 1946 :

« Nous avons à l'atelier un certain K.G., qui écrit un ouvrage nommé « Les Staliniens ». C'est aussi un genre de journal, et on lui a

conseillé de l'envoyer à l'*Oblit*<sup>10</sup>. J'ai moi-même un brouillon, et j'ai donc décidé de l'envoyer aussi. Hier j'ai écrit plusieurs nouvelles sur la vie dans l'Oural, bien que je me consacre plus à l'écriture de poésie, mais je pense que ces histoires sont bonnes. Bon, je ne m'en vanterai pas d'avance, mais à partir de maintenant je vais me mettre à écrire. Je vais appeler ma première histoire "les Loups" » (26 mars 1946).

Les ambitions politiques se convertissent notamment en des ambitions littéraires. L'ouvrier s'essaye principalement à la poésie, mais il écrit aussi des nouvelles, un recueil de blagues et divers jeux. Cette pratique constitue d'abord un mode de divertissement qu'il partage avec ses camarades et collègues, avec lesquels il échange des brouillons et des livres, et qui lui permet de constituer et d'affiner sa personnalité, y compris son visage d'auteur. Ce n'est qu'une fois ses essais validés par ses amis qu'il essaie de faire reconnaître son talent dans des revues locales. Le journal constitue ainsi la première étape dans un processus d'insertion sociale et l'ouverture à un public progressivement élargi.

## Un retour au pacte autobiographique, quelle vérité dans le journal

Pendant la guerre, l'ouvrier avait été contraint de commettre des actes illégaux pour survivre qu'il n'a pas cherché à dissimuler. Ces pratiques hors-la-loi se normalisent y compris après la signature de la capitulation allemande, l'arrêt des combats ne signifiant pas la fin de la crise, prolongée par une famine durant les années 1946 et 1947. Dmitriev commet et assiste à des actes illégaux et qu'il réproouve parfois lui-même. L'écriture devient alors un moyen d'explorer les limites du dicible. C'est notamment au sujet

---

<sup>10</sup> Direction générale de la littérature et de l'édition, l'organisme d'État chargé de la publication en URSS, pratiquant la censure.



des camps de travail que le ton se fait le plus cynique : loin d'ignorer ou d'occulter cette réalité, Dmitriev en est parfaitement conscient et il en parle sans filtre, sans être plus prolixe qu'à son habitude. Sa propre sœur y est envoyée pour une dizaine d'années, et il croise aussi un ancien prisonnier lors d'une excursion à la campagne qui lui raconte ce qu'il y a vécu<sup>11</sup> ; mais les évocations les plus éloquents de ce sujet se font lors des disputes conjugales. À l'issue de plusieurs mois conflictuels avec sa femme, Dmitriev se plaint de cette atmosphère qu'il juge invivable, au point qu'il souhaiterait s'enfuir, même s'il est pour cela envoyé en Sibérie. Il fait ainsi preuve d'un humour bien sombre, mais dont l'exagération témoigne de son malaise à aborder ce sujet. Sur la famine, il fait encore démonstration de son franc-parler :

« Peut-être que quelqu'un lira ces lignes, mais il ne devra pas penser que c'est un contre-révolutionnaire qui les a écrites. Elles ont été écrites par un citoyen soviétique consciencieux qui aimait dire la vérité et regardait la vie en face plutôt qu'à travers les journaux » (4 novembre 1946).

Ces diverses expressions suggèrent que le journal n'est pas aussi intime qu'il y paraît. Aleksandr se rappelle parfois qu'il pourrait être lu à son insu, raison pour laquelle il se soucie de justifier ses actes. Reste que pour les faits relatés, il aurait pu être inculpé ainsi que plusieurs membres de sa famille et de ses connaissances les plus proches, et ce pour plus d'une dizaine de motifs différents. Il joue ainsi d'une semi-conscience, l'aveu caché de ses fautes lui permettant de maîtriser leur interprétation, avec pour caution son honnêteté et pour protection l'enfermement de ces informations. Paradoxalement, la spontanéité revendiquée par l'auteur réaffirme

---

<sup>11</sup> Récit du 1<sup>er</sup> août 1946. L'homme a été gracié en l'honneur de la victoire, alors qu'il avait déjà purgé 9 des 10 années de sa peine, condamné pour « trahison ».

l'existence d'un pacte autobiographique<sup>12</sup>, résolu en ce que Dmitriev trouve un moyen de dire la vérité telle qu'il la perçoit.

Ce régime de vérité dépend d'une tension existentielle, exacerbée par l'état de crise chronique auquel répond l'écriture. Le journal a pour fonction de traiter deux préoccupations principales, l'une concernant l'amour ou le respect que lui portent ses proches et l'autre qui est l'oubli, directement lié à sa propre mort. La précarité de sa condition apparaît lorsqu'il demande une mutation à l'ERO (Service d'entretien et de réparation) à la fin de l'année 1948. Cette fonction lui permet de partir pour de longs voyages d'affaires et d'échapper à ses soucis domestiques ainsi qu'à la faillite qui menace son usine. Elle marque aussi une parenthèse dans sa vie sociale, une rupture professionnelle et aussi un éloignement de son foyer où sont conservés les cahiers du journal. Pendant ces deux années de 1949 et 1950, le rythme de l'écriture est ainsi perturbé, l'ouvrier devant attendre ses rares passages à Molotov pour rendre compte de ses voyages (25 entrées en moyenne, contre 92 les autres années). L'éloignement du foyer ravive son désir pour sa femme, qui apparaît particulièrement dans la répétition des rêves érotiques mais aussi d'un autre plus particulier :

« Alors que je rentrais à la maison, Zina n'était pas venue me chercher. Je la retrouvais plus tard vêtue d'une robe de couleur chatoyante. Maman lui disait de me nourrir et elle répondait : « Je n'ai pas le temps, le lieutenant va arriver, et il faudra aussi trouver de quoi manger pour lui ». Ce n'était pas un rêve agréable » (9 novembre 1949).

Ici, le désir pour Zina s'exprime par l'angoisse qu'elle le quitte, et cela via un complexe vis-à-vis de l'armée qu'il nourrit depuis la guerre. Aleksandr participe notamment à toutes les commémorations militaires, particulièrement la semaine des armées de juillet et la victoire le 9 mai, tandis qu'il n'a lui-même jamais combattu. De retour au travail après qu'il a

---

<sup>12</sup> Concept élaboré par Philippe Lejeune, *Le Pacte autobiographique*, Paris, Le Seuil, 1975.

demandé sa réaffectation, l'angoisse est d'autant plus forte qu'elle surgit par un risque moins fantasmé lié aux nombreux accidents professionnels, parfois mortels :

« C'est tout. Korolev est parti. Bientôt, ce sera le tour des autres. Et puis on va m'emmener au cimetière de la même manière, on va m'enterrer et... oublier. Ainsi va la vie des hommes : tant que tu es vivant, tu travailles, tout le monde te connaît, mais quand tu meurs, tout le monde t'oublie d'un seul coup » (11 juin 1955).

Le journal permet de lutter contre cette fatalité de l'oubli et de la mort, en ce qu'il est lui-même une reproduction de papier. Il retrace aussi comment Dmitriev pense sa transmission à travers son fils, dont il veut faire un *mirovoi paren'*, un « type bien », particulièrement en lui inculquant le discours mémoriel de la guerre lors d'un voyage sur la Kama en juillet 1953. Finalement, l'état d'équilibre relatif pour chacune de ces angoisses est traité par une solidarité avec sa société proche et moins proche. Dmitriev est prêt à tout accepter du régime dans lequel il vit, du moment que ce dernier lui permet de répondre à ses angoisses.

Dmitriev écrit de manière spontanée, il porte une certaine vérité, et cette vérité est conditionnée par ce qu'il convient de nommer un instinct de classe<sup>13</sup>, que l'on pourrait définir dans le journal par la croyance que spontanéité équivaut à vérité. À ce titre, le *Journal d'un travailleur* se distingue clairement des journaux de conscience des premières élites révolutionnaires et des autodénoncations des membres du Parti. Pour compléter le soupçon d'O. Leibovich, un aperçu général des documents récoltés par le *Prozhito*<sup>14</sup> permettrait de discerner trois formes d'écritures

---

<sup>13</sup> Expression suggérée par l'article d'Anna Krylova, « Beyond the Spontaneity-Consciousness Paradigm : "Class Instinct" as a Promising Category of Historical Analysis », *Slavic Review*, vol. 62, n° 1, 2003, p. 1-23.

<sup>14</sup> Site internet fondé en 2015 par l'université européenne de Saint-Pétersbourg et dirigé par Misha Melnichenko recueillant plus de 6 000 journaux russes et ukrainiens sur l'ensemble du XX<sup>e</sup> siècle. (En ligne, consulté en juillet 2021) : [<https://www.prozhito.org/>].

prolétaires sur cette période de 1941 à 1955 : des journaux d'écrivains pour ceux ayant réussi à faire des carrières littéraires mais qui de fait ont rejoint l'*intelligentsia*, des journaux de guerre pour ceux qui ont combattu mais dont la plupart ont été éphémères soit parce qu'ils sont morts, soit parce qu'ils ont arrêté d'écrire après la guerre, et enfin des journaux de production visant à documenter les avancées réalisées dans un cadre professionnel. Le journal de Dmitriev se positionne au carrefour de chacun de ces modes d'expression, dont aucun n'implique de se positionner vis-à-vis d'une doctrine, de toute façon incontestable, mais simplement d'exister à l'intérieur de ce paradigme. À défaut d'être pleinement représentatif, effort vain considérant la fragilité des sources de l'intime, il est donc une source de premier choix, non seulement pour les nouvelles générations de Russes mais aussi pour quiconque cherche à comprendre comment on vivait sous le régime stalinien, et qui complète les études portant sur tous ceux qui n'y sont pas admis et sont de ce fait réprimés.